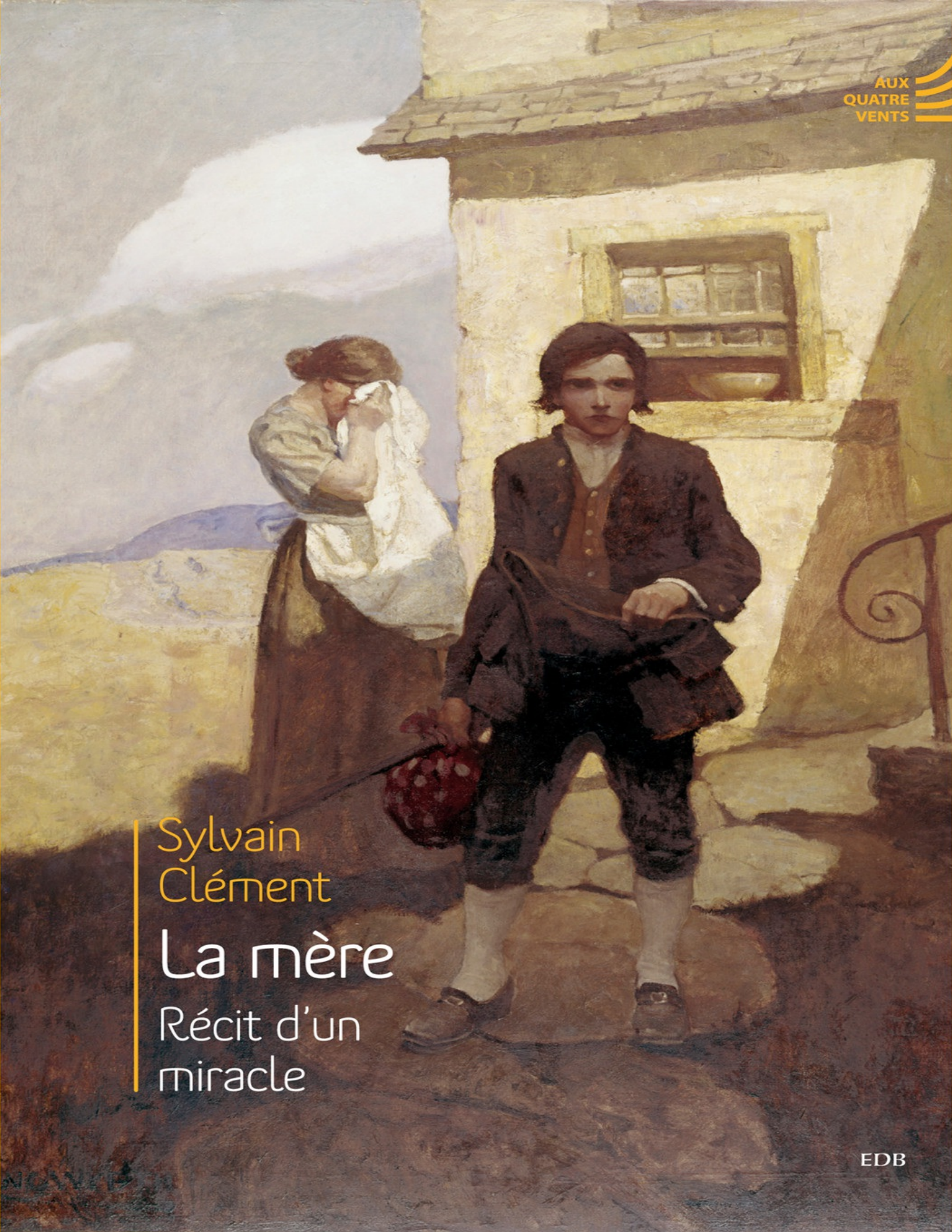

AUX QUATRE VENTS

Sylvain Clément

La mère

Récit d'un miracle

EDB

« Avec violence, il jette un pied en avant, puis l'autre, à un rythme rapide et saccadé. Les bras ballants, sans un regard pour les paysages que la nuit commence à envelopper lentement, il fixe le sol pierreux qui se déroule sous ses pas. Il marche, droit devant lui, comme si marcher pouvait épuiser sa colère. [...] On ne quitte pas sa mère malade, n'est-ce pas ? N'est-il pas le seul fils, la seule personne qu'il lui reste ? Et où irait-il ? Il n'a nulle part où aller. Que faire ? Comment vivre encore ? [...] Et pourquoi trouve-t-il cette chapelle, qu'il ne connaît pas, justement maintenant, à ce moment dramatique et décisif de son existence, après tant de souvenirs et de souffrances ? Se peut-il que son errance de cette nuit l'ait conduit justement ici, à quelques pas de cette chapelle ? »

Avec un rythme dynamique et des mots percutants, Sylvain Clément s'adonne avec justesse à un exercice de style difficile faisant éprouver à Paul une multitude de sentiments. Le lecteur ressent sa colère, ses remords, sa détresse, sa haine mais aussi son amour, sa reconnaissance, et finalement son désir de vivre rendu possible par le pardon.

Ouvrage du même auteur

Le retournement, du désespoir à la foi, Éditions des Béatitudes, 2010.

Publié avec le soutien de
la Région Centre et de
Livre au Centre

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore
feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub 978-2-84024-558-2
© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires, octobre 2011
Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres
Illustration de couverture : © Getty Images

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

*

Il se revoit, enfant trop sage sur les bancs de l'école du village. Il aime l'odeur de l'encre et des cahiers brunis, le contact froid du banc et de la table en bois, la voix ferme et confiante du vieux maître. Il aime les leçons de choses, les mots nouveaux qu'il faut décortiquer lettre après lettre, la carte du monde déchirée aux quatre coins et remplie de terres lointaines, de voyages audacieux, d'animaux étonnants, de coutumes étranges. Quel bonheur de découvrir mille mondes à travers les récits du maître ou les gravures ! Et la lecture, quelle chose extraordinaire ! Il dévore les textes assez brefs que le maître distribue chaque semaine, puis il en invente les suites possibles, les raconte, les écrit. Le maître est content de lui, ils échangent souvent après la classe et le vieil homme rassasie comme il peut l'immense soif de savoir de l'enfant, répond à ses questions, l'encourage. Les mathématiques sont comme un jeu, l'histoire comme un grand livre d'images et de héros, la poésie comme une musique : aux yeux de l'enfant, tout paraît neuf et merveilleux. La jalousie de ses camarades ne l'arrête pas et il engloutit avec délectation les paroles du maître et les livres.

*

Il aime l'école et les livres, il aime écrire et compter. Le père et la mère, eux, n'aiment pas ça : « À quoi ça va t'servir, tout c'fatras ? », lui lance la mère quand elle le voit, assis à la table de la cuisine, en train d'épeler péniblement des vers. Et le père lui répète plusieurs fois par semaine : « Toi, tu f'ras

pas comm' ton frère, tu s'ras couvreur comme moi ! On a b'soin d'bras ici ! » À plusieurs reprises, le vieux maître les félicite pour leur gars et leur suggère de le laisser poursuivre ses études ; mais, à chaque fois, ils secouent la tête en grognant : « Non, non, pas question ! » Un jour, le père lui répond même : « C'fils-là, y rest'ra chez nous. Pas question qu'il fasse comm' l'autre ! On a deux vaches, le mulet, les chèvres et d'la volaille. Et l'potager. Pis, faut qu'il apprenne l'métier ! » La mère renchérit : « On l'garde, çui-là ! » Alors, le maître renonce, définitivement. L'enfant a tout entendu. Il a compris : son avenir ne lui appartiendra pas, les livres et leurs milliers de rêves cesseront un jour d'écrire en son âme leur bonheur innocent. Ce soir-là, il se réfugie dans un coin de la cour de la maison, immobile et prostré.

*

Le refus de ses parents ne tue pourtant pas en lui le désir d'apprendre ; il continue à lire, écrire, compter, poser toutes les questions qui naissent par dizaines en son jeune esprit. Mais il est désormais l'enfant triste qu'il restera. Au dernier jour de classe, il s'en va remercier l'instituteur ; quand il le quitte, à une heure déjà tardive, il lui semble voir briller une larme au coin de la paupière du vieil homme. Il passe la nuit entière à lire à la lueur d'une bougie puis, le matin, il commence les chantiers avec le père.

Il ne lira plus aucun livre.

*

Mon Dieu, est-il possible que le désespoir d'un homme puisse aller toujours plus loin, comme un puits sans fond qu'aucune larme ne pourra jamais remplir ? Est-il possible que l'errance soit aussi longue, l'obscurité aussi épaisse et l'angoisse, qui serre les entrailles et assèche la bouche, aussi nue ?

*

Le curé aussi l'aime bien. Aux séances de catéchisme, il est toujours attentif et intéressé ; si ses questions naïves font parfois sourire, elles font aussi l'admiration de l'homme d'Église. À la fin de l'une des séances, celui-ci vient le féliciter et ajoute : « Toi, tu aimes le Bon Dieu… » Oui, il aime écouter les paroles mystérieuses du prêtre, les histoires extraordinaires qu'il raconte à propos de cet homme étrange, ce « Jésus », si étonnamment bon. Il retrouve, en l'écoutant, cet émerveillement qu'il ressent à l'école. Et, de même qu'il s'applique à apprendre les poésies de La Fontaine ou les tables de multiplication, il récite méthodiquement les morceaux de Catéchisme ou les passages d'Évangile que le bon curé demande d'apprendre chaque semaine. Plusieurs fois, à la maison, la mère le surprend, les mains jointes, devant la petite statue de plâtre représentant la Vierge. La prière qu'il préfère est celle du « Je vous salue ». Comprend-il ces mots d'adulte ? Il ne le sait pas lui-même, mais il aime les dire, ces mots-là, les prononcer d'une voix forte en pleine campagne quand il court derrière les chèvres, les crier dans le petit ravin au fond du pré, les mâcher, les manger, les faire passer et repasser dans sa bouche avide comme on goûte des

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

qui se dresse comme une montagne insurmontable sur le chemin tout neuf qui paraissait tout juste s'ouvrir devant ses pas. La mère, la presque morte, vit toujours, et Dieu seul sait jusqu'à quand. Comment pourrait-il mourir à lui-même et vivre de nouveau, vivre autrement, tant que la mère est là, tellement vivante encore ? Comment quitter la haine et le désespoir, tant que la mère est là, tellement haineuse et désespérée ? N'est-ce pas elle, la véritable cause de son malheur, qui n'a eu de cesse de l'empêcher d'être ce qu'il est pour lui imposer, silencieusement, sournoisement, une autre identité ? Il ne peut plus vivre avec elle, c'est impossible désormais ; il y a trop de rancœur ; il ne supporte plus l'idée même de sa présence.

Mais à peine a-t-il formulé cette pensée que Paul se la reproche déjà : s'il part, elle ne survivra pas ; qui s'occuperait d'elle ? On ne quitte pas sa mère malade, n'est-ce pas ? N'est-il pas le seul fils, la seule personne qu'il lui reste ? Et où irait-il ? Il n'a nulle part où aller. Que faire ? Comment vivre encore ? Ainsi déchiré entre la rancœur et le remords, entre le rejet et le sens du devoir, Paul se relève lentement. Que faire, mon Dieu, que faire ? Rentrer maintenant ? Pour faire quoi ? Pour dire quoi ? Reprendre le fil des jours comme si rien ne s'était passé, comme si n'avait pas existé cette nuit qui dure encore et où il a failli se perdre ? Impossible ! Mais que faire d'autre ?

L'aurore pointe au loin, là-bas, de l'autre côté de l'horizon. Elle avance avec si peu de hâte que l'on pourrait croire qu'elle ne viendra pas, que l'on s'est trompé et que les signes annonciateurs de sa venue n'étaient que des mirages. Pourtant, la lointaine lumière persiste et ne faiblit pas. Elle apparaît

même soudain toute proche quand on découvre que les brumes épaisses de la nuit ont commencé à se retirer autour des arbres et des fourrés, et que les champs se font plus clairs. L'aurore avance, à pas de loup, lointaine et proche à la fois, sans qu'on puisse rien y faire, sinon l'espérer.

Il aperçoit alors la petite chapelle, à quelques centaines de mètres devant lui. Il n'a pu la voir tout à l'heure, avant son sommeil, à cause de la nuit trop noire. Maintenant, il en distingue nettement les contours ; elle se dresse à une croisée de chemins et semble l'attendre. Il hésite. Il n'a pas mis les pieds dans une église depuis des années. Et quel sens cela a-t-il de se rendre dans une chapelle inconnue, au petit jour, après la plus terrible de toutes les nuits de sa vie ? Les gens dans sa situation se tournent vers ce qu'ils appellent « Dieu » par facilité sans doute, ou parce qu'ils ont épuisé toute autre possibilité, parce qu'ils ne croient plus en rien et qu'il ne leur reste plus que cela à essayer. Dieu n'est-il pas le Grand Médecin à qui on s'adresse pour toute maladie incurable, le Grand Consolateur pour tout chagrin inconsolable, le Grand Refuge des malheureux ? Pourtant, Paul se sent attiré par ce petit bâtiment de pierre. L'ombre s'efface peu à peu et il distingue à présent la croix qui surmonte l'édifice, les battants de la vieille porte en bois, le petit muret qui borde le sentier étroit reliant la chapelle au chemin. Il se souvient de la « petite joie », du « Je vous salue » qu'il chantait à tue-tête en pleine campagne, du vieux curé d'autrefois. Tout cela n'était-il qu'une illusion d'enfance ? Et pourquoi trouve-t-il cette chapelle, qu'il ne connaît pas, justement maintenant, à ce moment dramatique

et décisif de son existence, après tant de souvenirs et de souffrances ? Se peut-il que son errance de cette nuit l'ait conduit justement ici, à quelques pas de cette chapelle ? Se peut-il que ce chemin qu'il a parcouru en aveugle, en remontant intérieurement le chemin chaotique de sa propre existence, ait un but, un terme, et que ce soit ici ? Et pourquoi ce désir en lui de s'approcher, d'entrer, de s'asseoir, de se mettre à genoux peut-être, de retrouver des gestes perdus après avoir été si souvent répétés, des mots qu'il croyait avoir oubliés, des odeurs et ce silence, ce grand et profond silence des églises ?

De sa chaude lumière, l'aurore enveloppe toute la campagne à présent, les cailloux des chemins, les mottes des champs, les bois, les étangs et la petite chapelle, là-bas, toute proche, comme une terre étrangère et accueillante, comme un rivage ardemment désiré par celui qui crut se noyer.

Paul s'approche. Il regagne le chemin qu'il avait quitté – il ne s'en rend compte que maintenant – pour s'allonger en plein champ. Il se dirige lentement vers la chapelle. À mesure qu'il avance, les questions et les doutes se taisent, les souvenirs même semblent s'éloigner. Il n'est plus qu'à quelques mètres. Tout en lui se fait silence ; il n'y a plus que ce grand désir de pousser les battants de cette porte et d'entrer. Comme s'il arrivait au bout du voyage. Comme s'il avait rendez-vous. Étonnant sentiment que cet espoir sans raison, fou, que lui-même ne comprend pas. Non, ce n'est pas de l'espoir, c'est plus que cela, c'est autre chose. C'est la gravité lucide de celui qui a épuisé tout espoir, qui a connu le vertige devant l'abîme sans fond de son désespoir et qui, pourtant, malgré tout, envers et

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

nouveau sans savoir où il va dans l'aurore naissante. Il a repris sa fuite, pauvre homme, sa marche à l'aveugle, et son cœur cogne à grands coups dans sa poitrine, la sueur coule sur ses tempes, le sang martèle son front. Il marche, pauvre parmi les pauvres, il fuit, poursuivi par la vision de l'homme en croix. Que lui est-il arrivé ? A-t-il rêvé ? A-t-il été victime d'une hallucination ? Son cerveau, fatigué par la souffrance, par tant de souvenirs et d'émotions, a-t-il produit cette chose épouvantable ? La vision ne le quitte pas ; il lui semble encore sentir sur ses lèvres les plaies béantes. Il porte la main à sa bouche et l'essuie d'un revers de veste. Dans la clarté faible du matin qui s'annonce, il voit distinctement les taches de sang. Il se met à trembler. S'est-il mordu ou coupé, au cours de cette nuit de folie, ou bien… ? Ou bien est-ce le sang de l'autre, celui de la chapelle et de la croix, de l'agonie et de l'incommensurable douceur ? Il tremble tellement qu'il doit s'arrêter et s'asseoir dans l'herbe humide du fossé.

*

L'odeur des foins est forte. La rosée recouvre la terre des champs, les bosquets, les fleurs. Le ciel est dégagé : c'est le signe d'une belle et chaude journée à venir. Les étoiles s'effacent peu à peu. La nature est calme, les premiers chants d'oiseaux se font entendre, une rivière, non loin de là, s'écoule avec un léger bruit de cascade. La nuit s'achève, cette nuit de miracles et de commencements se termine, et cela est paisible, oui, comme sont paisibles le nourrisson et la mère qui l'a mis au monde juste après les secousses et les vives douleurs de

l’accouchement. Paul s’allonge, respire, s’apaise et, vidé des dernières forces qui lui restent, s’endort comme un enfant.

8

Les mots sont là. Ils semblent être là depuis longtemps et attendre qu'il s'éveille. Ils sont venus, à pas légers et paisibles, comme le bruissement du vent dans les blés, comme le murmure d'une source, sans qu'il puisse les entendre s'approcher. Ce sont des mots de l'intérieur, qui l'étonnent lui-même, comme s'il n'en était pas l'auteur, comme s'il les trouvait en lui sans qu'ils soient issus de lui. Il accueille, émerveillé, ces cadeaux nés du grand silence de la nuit qui semble avoir pénétré par tous les pores de la peau jusqu'à l'intime de son cœur. Il reçoit avec gratitude ces fruits mûrs que donne le profond de l'âme après une lente croissance, après les douloureuses transformations de la germination. Ils chantent, ces mots, et répètent longtemps leur mélodie. Ils chantent l'aurore qui éclate en plein ciel, la renaissance des couleurs et de la lumière, les sons de fête des oiseaux et des rivières. Ils chantent la vie nouvelle qu'apporte chaque matin et qu'aujourd'hui, Paul découvre en lui si abondante et si neuve.

L'amour est fort
comme la mort
L'amour est fort.

Cette musique glisse sur son âme meurtrie et l'apaise. C'est un baume de douceur qui parcourt, une à une, toutes les pièces de sa mémoire, les coins et les recoins de sa douleur, les couloirs sans fin de son désespoir.

L'amour est fort

Votre site de téléchargement catholique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

http://www.exultet.net

11

Automne 1909. Plusieurs mois se sont écoulés depuis la scène inouïe de la chapelle. Des mois où, chaque matin, il travaille sur les toits et, chaque après-midi, il demeure auprès de la mère. Des mois où, jour après jour, nuit après nuit, geste après geste, Paul offre sa vie à celle qui le hait. Devant la mère malade, muette, presque morte, le fils ne s'est pas dérobé. Il n'a pas cédé. Il n'a pas fui. Il est toujours là, debout, et par amour, par la folie de l'amour de l'homme en croix, il tient bon et prend patience, supporte tout, endure tout. Il n'en finit pas de s'étonner de cette folie qui l'habite, car il sait que cet amour plus grand que lui ne peut venir de lui. Chaque geste qu'il fait, chaque parole qu'il prononce, chaque regard qu'il pose sur la mère, ressemblent à ces gouttes d'eau qui, une à une, tombent sur la roche la plus dure, la plus froide, et finissent, à force de tomber, par l'éroder et l'adoucir. L'amour du fils s'écoule ainsi, goutte à goutte, sur le cœur enseveli de la mère.

*

Deux heures du matin. Allongé sur sa couche, il ne peut dormir. Alors il prie, comme chaque nuit depuis le miracle.

Un râle soudain. Puis un cri, à peine perceptible. Elle appelle. Il se précipite une bougie à la main. Toute tordue sur son lit, comme retournée par la plus vive des douleurs, elle est d'une pâleur effrayante. Elle a vomi du sang ; le bas de son visage et de ses cheveux défaits en sont maculés. Il commence à remplir d'eau une bassine, mais elle appelle de nouveau. Il s'approche.

Le regard de l'agonisante est flamboyant, si intense qu'il semble que, pour un instant, la mort s'en est allée. Elle remue les lèvres avec peine, comme si elle voulait parler. Il s'approche davantage, tout près, et tend son visage. Il sent son souffle et cette odeur, mon Dieu, cette épouvantable odeur. Il entend alors, dans un murmure, ces quelques mots :

« Paul… Paul…

– Oui, mère, répond-il abasourdi.

– Merci… mon fils… »

Elle a tout dit. Elle lâche prise, bascule en arrière, s'effondre. La mort est là. La mort est passée ; mais elle n'a pas détruit l'amour entre un fils et sa mère.

*

L'amour est fort
comme la mort
L'amour est fort.

Il répète ces mots venus sur ses lèvres. Il les répète comme un secret qu'il n'aura jamais fini de comprendre. Il les répète et sourit devant le corps sans vie de sa mère. Il sourit et pleure, sourit et pleure encore, et cela dure longtemps. Haletant, épuisé, il lui semble que cet ultime instant et cette dernière parole le traversent de part en part, ébranlent tout son être jusqu'au plus intime. Il le pressent avec force : un miracle vient à nouveau d'avoir lieu.

Alors, devant la morte, devant la haine vaincue par les innombrables gestes d'amour, par les petits et les grands sacrifices, devant la mère qu'il a failli perdre, montent en lui

des mots oubliés, des mots de l'enfance, jamais appris, jamais entendus, jamais prononcés :

« Mère… je t'aime », chuchote-t-il.

Et il l'embrasse pour la première fois.

FIN

Table des matières

Couverture
4e de couverture
Copyright
Titre
Citation
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11